

Jean-Baptiste Leccia

C'est loin tout ça



Du même auteur :

Mon Dakar, Editions Edilivre APARIS – 2008

A l'école d'architecture, *Chroniques grinçantes*
1968-2011 ; Editions L'Harmattan 2011

EXTRAIT

*A la mémoire de Jean, François et
Sauveur Cualbu*

*« Nous vivons auprès de gens que nous croyons
connaître ; il nous manque l'événement qui nous
les fera paraître autres que nous le savons. »*

Marcel Proust

Chapitre un

Il est un peu moins de 20 H, la salle du bar du tennis club de Luminy baigne dans une laide lumière au néon. Par-delà les larges baies vitrées, la pinède dans la nuit très noire et une pluie fine qui tombe sur Marseille depuis trois jours, forment un fond de décor hostile.

D'habitude il y a un peu de monde à cette heure-ci ; les joueurs de tennis revenus des vestiaires s'attardent au comptoir ou au billard américain.

On ne joue plus au Poker depuis que le club a été soupçonné d'organiser des parties sulfureuses où quelques commerçants ont perdu leurs chemises ; heureusement, l'avocat Jean-Baptiste Casasoprana a pu intervenir opportunément auprès du Procureur de la République pour étouffer l'affaire ! Reste les bridgeurs, (car qui joue à la belote maintenant à part quelques lycéens ?) mais des bridgeurs, il y en a de moins en moins.

Quant à la télé, l'Assemblée générale des membres du club a décidé une fois pour toutes de la réserver à la seule retransmission des matchs de tennis.

Ce soir, il n'y a que nous quatre.

Henri le barman nous a accueillis vers 18 H, content de « voir enfin des gens » car par un temps pareil, il n'a pas vu un chat de la journée.

En fin de soirée, un léger mistral s'est levé, rendant le temps encore plus détestable. Les convecteurs électriques réchauffent mal la salle, transformant l'humidité en atmosphère poissarde.

Henri range son comptoir avec tapage, une manière de nous faire savoir qu'il commence à trouver le temps long.

Tout en distribuant les cartes, je lui lance un « Henri, c'est la dernière ! ». « Vous feriez mieux », répond Henri, « Chris va arriver ! ».

Henri ajoute, « essayez de ne pas trop le retarder pour une fois, il doit avoir hâte de rentrer chez lui se mettre devant la télé regarder tomber le mur. J'imagine ce qu'il doit ressentir, lui qui était passé dessous ».

Je sens une brume de nostalgie envelopper notre table de bridge ; pendant une poignée de secondes, aucun de nous n'est ici, mais là-bas, à Berlin, le 13 août 1961, il y a vingt-huit-ans, nous étions tous les quatre en vacances. Avec un groupe d'étudiants allemands nous avions caillaissé – oh de loin ! – ceux qui déroulaient les barbelés, encadrés par les vopos sous les

regards impuissants et rageurs de la population de Berlin-Ouest. Nous n'avions pas vingt ans.

Le soir, nous nous sommes remplis de bière dans une discothèque en brayant des paillardises et j'avais proposé de nous retrouver tous les 13 août de notre vie au même endroit jusqu'à ce que disparaisse l'ignoble fracture.

Youri, Doc Doudou et Casa ont accepté d'enthousiasme et nous sommes aller prêter serment sur la Potsdamer Platz, braguettes ouvertes, en pissant face aux bâtisseurs de la honte. Tout notre répertoire de carabins y était passé.

On avait fini en chantant *la Marseillaise*.

*
* *
*

Chris fait tout au club de tennis depuis vingt ans. On ne sait pas grand-chose de lui sauf qu'il est, paraît-il, un de ces réfugiés d'Allemagne de l'Est ayant franchi le mur un peu plus d'un an après sa construction, en passant par un tunnel qu'il avait mis six mois à construire avec quelques candidats à la fuite. Henri le barman est le seul à avoir recueilli ce récit et l'a raconté à qui voulait l'entendre.

Quelqu'un du club a dû le rapporter à Alex Panzani, ce journaliste talentueux rentré au *Provençal* au début des années soixante-dix, toujours à engranger des informations pour sortir un article au bon moment.

En 71, pour le dixième anniversaire de la construction du *mur de la honte*, *Le Provençal* avait publié en première page une photo de Chris, le visage triste et déterminé, avec cette légende : « *la sortie du tunnel était à Marseille* », et l'article d'Alex Panzani d'expliquer l'itinéraire de Chris Zeipt après son évasion : Berlin-Ouest quelques mois, puis Nancy pendant cinq années avant de gagner Marseille en 68 où il avait trouvé ce boulot d'homme-à-tout-faire à Luminy, la semaine même de l'inauguration du club de tennis. Henri avait découpé l'article, l'avait encadré et accroché derrière le bar où il est resté, m'a-t-on dit, un bon nombre d'années.

Chris en avait gagné un peu de considération teintée de méfiance, auprès des membres du club.

Pendant la journée, on croise Chris au hasard des allées du club, dans sa tenue usée de jardinier, – pantalon de velours, chemise à carreaux, tablier de bure et chapeau de paille – peu disert, cheminant le regard dirigé vers le sol comme un félin étique à la recherche d'une hypothétique nourriture.

Le soir venu, Chris s'assure du bon ordre des choses dans un protocole immuable. Il inspecte les douze courts de plein air et le vaste préau des quatre courts couverts tout en ramassant dans un grand sac de toile les balles usagées abandonnées par les joueurs (il doit les revendre on ne sait où), éteint les projecteurs, se dirige vers le bâtiment du club, gravit

la douzaine de marches qui conduisent à la terrasse où donnent le local des vestiaires et la salle du bar. Chris s'assure par un « y a plus personne ? » lancé à partir de la porte entrebâillée, que le dernier joueur a bien quitté les vestiaires dont il verrouille l'accès, pénètre dans la salle du bar dont il referme précautionneusement la porte vitrée et rejoint, avec une discrétion de chat, l'escalier en colimaçon qui conduit au sous-sol à un espace exigü et sordide né certainement d'un mauvais coup de crayon de l'architecte des lieux. Il s'agissait à l'origine d'un moyen de gagner directement à partir du bar le parking situé en contrebas à l'arrière du bâtiment, mais les usagers d'un lieu ont parfois raison contre les logiques du concepteur.

La porte du sous-sol qui donne sur l'extérieur a rapidement démontré son inutilité et les dirigeants du club ont consenti à installer à l'usage exclusif de Chris dans cet endroit devenu sans justification, une douche sans son rideau, un urinoir suspendu et une armoire-vestiaire en métal gris, placée là pour ne pas la jeter.

Henri le barman avait insisté pour qu'on condamnât définitivement la porte afin de s'assurer que Chris avait terminé sa journée, l'obligeant ainsi à traverser le bar pour gagner le sous-sol par l'escalier en colimaçon. Henri aime bien jouer les tauliers, une manière de régenter le club.

Lorsque Chris réapparaît dans la salle du bar, métamorphosé en quinquagénaire svelte et élégant,

douché, rasé, parfumé, ses cheveux blonds rejetés en arrière « à l'embusqué » accentuant son visage osseux, vêtu d'un costume de belle facture, c'est l'heure de l'extinction des feux et le signal du départ pour tout le monde.

Nous avons négocié avec Henri le barman, le principe de terminer la donne en cours. « A condition que ce ne soit pas trop long, on ne va pas y passer la nuit », avait-il précisé. « Ne t'inquiète pas Henri, on joue au bridge, on n'est pas des accrocs du Poker, nous ! ».

Ces quelques instants gagnés pour nous, étaient l'occasion pour Chris et Henri de boire plusieurs cognacs et de deviser en sourdine, « pour ne pas vous déranger » selon Henri, « plutôt pour qu'on ne vous écoute pas... vous avez fini avec vos histoires de cul ? Attention, les murs ont des oreilles et même ils parlent, ils vont tout répéter aux cocus du club ! », avait lancé un jour Youri. Henri et Chris avaient semblé ne pas apprécier.

Henri Reloupy et Chris Zeipt quittaient les lieux ensemble pour cheminer de conserve jusqu'aux HLM de Luminy à quelques centaines de mètres, où ils étaient voisins de palier au second étage du bâtiment C. La belle madame Reloupy venait tous les soirs à leur rencontre, allant parfois jusqu'à les rejoindre au bar, la poitrine offerte elle embrassait son mari sur la bouche et Chris sur les deux joues. Si ses hommes trainaient trop, il arrivait à la belle Simone de passer

derrière le comptoir pour laver les derniers verres, ranger la monnaie dans la caisse, et passer le chiffon sur le zinc.

Belle et discrète Simone Reloupy ! J'ai toujours pensé que je ne lui étais pas indifférent.

*
* * *

A partir du printemps 89, *Le Provençal* avait consacré plusieurs articles de belle facture aux événements qui secouaient le bloc soviétique depuis que Mikhaïl Gorbatchev avait inauguré la *glasnost* puis la *perestroïka*.

« Le mur de trop », avait titré le quotidien de gauche marseillais, à propos de la visite officielle de Gorbatchev en Chine pendant les manifestations de la place Tiananmen. « Très bel ouvrage » avait répondu « Gorby » à une question d'un journaliste qui sollicitait son opinion sur la muraille de Chine, « mais il y a déjà trop de murs entre les hommes ». Le journaliste sent le moment opportun pour demander : « voudriez-vous qu'on élimine celui de Berlin ? ». Gorbatchev répond très sérieusement « Pourquoi pas ? ».

Le 18 octobre Erich Honecker, lâché par Gorbatchev en pleine célébration du quarantième anniversaire du régime stalinien de la RDA est contraint de démissionner « pour raison de santé » de la direction de l'Allemagne de l'Est. Alex Panzani

signe un papier annonciateur intitulé « *le mur en sursis* ».

Le lendemain, certainement pour ne pas être en reste, Gilles Borghino, en tant que chroniqueur judiciaire du *Méridional*, plonge dans les archives du *Provençal* et prolonge l'article d'Alex Panzani du 14 août 71, qui avait évoqué un tunnel de Berlin-Est à Marseille. Borghino signe une interview de Chris Zeipt en première page, sous le titre « le bout du tunnel pour le jardinier de Luminy ? ».

Sous une photo le montrant – radieux cette fois-ci – avec son ami Henri devant le comptoir du bar, Chris Zeipt raconte sa vie au club depuis son arrivée à Marseille vingt-et-un ans auparavant, sa deuxième famille qu'il ne quitterait pour rien au monde.

– « Même si le mur de Berlin venait à s'écrouler ? » interroge Borghino.

– « Lorsque le mur tombera, et c'est pour bientôt, ce sera le plus beau jour de ma vie, mais ma vie, elle, est à Marseille ! ».

*

* *

– « Ah ! Voilà l'aryen qui arrive sur la terrasse avec son sac de balles », persiffle Youri, « va falloir penser à s'arrêter ! Vous y croyez, vous, à cette histoire de tunnel ? Ce Chris est un affabulateur, je vous le dis ; il

m'a raconté qu'il avait été dompteur dans un cirque, qu'il avait mangé de la viande de boa en Afrique, que son père était un géant de deux mètres dix... Tu parles d'un héros ! Un mythomane, oui ! ».

Les annonces rapidement menées jusqu'à *quatre cœurs*, m'avaient désigné comme meneur de jeu. Casa, mon partenaire devenu *le mort* de la partie, étale son jeu, se lève visiblement satisfait de se dégourdir les jambes, et se dirige vers l'escalier en colimaçon.

Youri ne peut retenir son habituel « toujours ta prostate, mon pauvre Casa ! Faut avoir envie, pour aller pisser dans ce bouge ! ». Il est le seul à en rire.

S'adressant à Henri :

– « Mets la télé, pour une fois ! Ça va être le 20 HEURES, on va voir comment il va réagir, ton Chris ».

Les images de la liesse des berlinois à cheval sur le mur défilent, nous avons délaissé nos cartes retournées en éventail sur la table. Le mur, on l'a vu construire, révoltés, on y était, on le voit se détruire, incrédules ; impensables images, nous avions vingt ans, nous en avons cinquante. J'ai l'impression confuse que notre génération aura été celle du mur de Berlin ; nous voulons certainement tous les quatre dire quelque chose de fort, personnellement je cherche, c'est difficile.

Youri – il fallait s'y attendre – est le premier à s'extérioriser : « putain les mecs ! Vous vous rendez compte, c'est la fin du communisme, depuis qu'on

attends ça, c'est pas croyable, Budapest 56 ! Prague 68 ! Enfin ! ».

Il nous regarde, Doc Doudou et moi : « vous vous souvenez, les mecs ? Ça fait combien ? 30 ans ?... Non, 28 ! Une vie quoi ! Et Casa ? Toujours en bas ? Qu'est-ce qu'il attend ? Faut qu'il voie ça ! ».

A ce moment précis, Casa est remonté du sous-sol : « vous ne jouez pas ? » dit-il.

– « Tu en as mis du temps pour pisser ! Tu passes à côté de l'Histoire », raille Youri, « et Chris, il est où, sur le mur ou dessous ? ».

– « En bas, il se douche ».

– « Ah bon ? Je ne l'ai pas vu passer ! » Youri reprend ses esprits : « bon qu'est-ce qu'on fait, on s'arrête là ou bien on les joue, ces *quatre cœurs* ? ».

– « Pour une fois qu'on peut voir autre chose qu'un match de tennis dans ce club ! » ai-je répondu.

Et nous avons regardé les Berlinoises danser sur le mur jusqu'à ce que Patrick Poivre d'Arvor lance le deuxième sujet du journal.

Henri éteint alors la télé et nous reprenons dans nos mains l'éventail de nos treize cartes. Youri allume une gauloise sans filtre, en tire une large bouffée, cale la cigarette avec application dans l'encoche du cendrier, le regard fixé sur son jeu :

– « Bon, à moi l'entame, dans la forte du mort ! ». Il abat sa carte. « Et maintenant le mort joue ce que le morveux ! Va falloir jouer le couffin ! ».

Depuis un an que nous nous étions retrouvés, j'avais failli plus d'une fois renoncer à notre bridge du jeudi soir pour ne plus entendre les balourdises de Youri et ne plus accepter l'adhésion muette que Casa et Doc Doudou semblaient leur accorder, ce qui m'était tout autant insupportable. Peut être ces deux-là pensaient-ils comme moi ?

Ce matin du 9 novembre 1989, je m'étais levé décidé à leur annoncer tout de go « vous n'en n'avez pas assez de ce train-train de vieux cons ? Moi j'en ai marre, j'arrête », qui avait évolué en « écoutez les amis, nos réunions deviennent trop monotones à mon goût, je préfère faire une pause, vous trouverez un quatrième pour le bridge en attendant », pour retenir en définitive – lâcheté ou raison ? – « je suis désolé, ne le prenez pas mal mais je pense que je vais être obligé de renoncer à nos bridges pendant un certain temps, trop de déplacements en vue dans les mois qui viennent ».

J'avais prévu de réserver mon effet pour le moment où nous nous quitterions ce soir-là sur le parking afin de ne pas m'éterniser en explications.

*

* *

Lorsque j'étais réapparu à Marseille un an auparavant, après une si longue absence, les trois autres avaient insisté pour revivre notre complicité de jeunesse, estimant que leur projet de vie était désormais de gérer au mieux leur cinquantaine, persuadés que leur existence était engagée sur des chemins balisés et irréversibles, sans surprises à attendre, et sans alternatives.

La vie avait été plutôt douce pour eux et si elle n'avait pas été exaltante, ils n'avaient à s'en prendre qu'à eux mêmes.

Ils étaient d'une génération pudique, quelquefois messieurs, quelquefois enfants, chacun avait son histoire, enfouie ou à fleur de peau, mais ils n'en montraient rien. J'en étais aussi. Ils avaient tout pour vivre dans le confort, les grands malheurs les avaient épargnés, et les satisfactions familiales et professionnelles ne leur avaient pas fait défaut.

Ils n'aspiraient qu'à poursuivre ainsi jusqu'à leur retraite, et au-delà le plus loin possible.

Je m'étais laissé convaincre. Pourtant lorsque j'avais décidé de revenir en France, à Marseille, après vingt cinq ans de projets en projets dans le monde sous-développé, je n'avais nulle intention de reconstituer je ne sais quelle fratrie amicale avec mes trois complices des années de fac.

Surtout pas avec Youri Barratsabal, le premier que je rencontrais à mon retour, par hasard, à la librairie

Les Arcenaulx, place d'Estienne d'Orves un après-midi de novembre 1988...

Une grande tape dans mon dos et cette phrase hurlée à mes oreilles :

– « Putain le mec, putain Chabert, c'est toi ? ».

C'est allé très vite : je me retourne, on se regarde dans les yeux, aucune hésitation, on se jette dans les bras l'un de l'autre et on s'embrasse ; sa grande carcasse m'entraîne aussitôt dans le coin salon de thé de la librairie ; une petite table ronde en marbre cerclée de cuivre, assis face à face très proches ; son visage poupin, sa peau blanchâtre légèrement grêlée, ses cheveux grisonnants trop longs, presque en oreille de chien. Il avait enlaidi.

– « Et Odile ? » lui dis-je.

– « Quoi Odile ? ».

– « Toujours ensemble ? ».

– « A peine ! ».

Odile, la plus belle fille de l'amphi, dont nous étions tous amoureux, qu'il avait enlevée sans coup férir dès nos études terminées, à un assistant de la fac à laquelle elle semblait promise.

– « On a fait le principal, vieux ! », satirise Youri, « deux garçons et une fille, pas mal non ? Et toi, beau gosse, tu as ramené une gazelle noire, une poupée

asiatique ? A mon avis tu dois avoir des minos¹ métis un peu partout ! ».

Youri me met la main sur l'épaule :

– « Alors, vas-y, vieux, déroule ta vie, qu'as-tu fais de ton talent ? ».

Heureusement qu'il ne m'en laisse pas le temps, car je n'ai aucune envie de me raconter.

Youri sort un paquet de cigarettes en mauvais état de la poche de sa veste, le considère gravement :

– « Eh oui !, vieux, toujours les Gauloises sans filtre, je vais en crever ». Un coup d'œil à droite, un coup d'œil à gauche dans le salon de thé de la librairie, « ici il faut faire gaffe, vieux, il y en a qui ne supportent rien, même pas le tabac », et il fume.

Youri commande deux cafés.

– « Toi, moi, Doc Doudou et Casa ! Les trois mousquetaires qui étaient quatre, tu te souviens, moi c'était Athos, et toi d'Artagnan, les beaux rôles, les deux autres se battaient pour savoir qui n'était pas Aramis et qui n'était pas Porthos ! C'était le bon temps ! En partant tu as cassé tout ça ».

– « Qu'est-ce que tu entends par là ? C'était quoi le bon temps ? Et c'est quoi *tout ça* ? ».

– « Bon sang, tu le fais exprès ! ».

Youri lâche une longue bouffée de fumée, en regardant ailleurs.

¹ mino : *enfant* en langage marseillais